

C'est toujours un immense continent formé de grandes plaines que traversent toujours les mêmes fleuves, où se trouvent toujours les mêmes lacs, où s'élèvent toujours les mêmes montagnes.

Mais les plaines où il n'y avait jadis que quelques tribus sauvages sont maintenant habitées par des millions d'hommes blancs ; à la place des modestes wigwams d'autrefois s'élèvent de riches et somptueux palais.

Les fleuves et les lacs sont encore étonnés de voir les grands navires à vapeur tracer un écumeux et large sillon sur leurs eaux, accoutumés qu'ils étaient à ne voir glisser sur leur surface que les légers canots d'écorce des sauvages.

Les forêts, pour la plupart, sont disparues avec leurs anciens habitants, et de leur bois on a construit de vastes manufactures qui font monter vers le ciel des flots de fumée et poussent quelquefois des cris stridents et sourds, capables de mettre en fuite, de frayeur, les plus formidables armées sauvages d'autrefois.

Que dirait aujourd'hui le sauvage qui, se réveillant de son long sommeil, verrait à travers les plaines passer un char rapide comme l'éclair ?... S'il était brave guerrier, il lancerait sans doute contre lui une flèche impuissante. Que dirait-il ensuite, si, appelant l'armée de sa tribu à l'attaque, il voyait tout à coup braquées sur elle les gueules menaçantes des canons qui, vomissant la mitraille et la mort, balayeraient le champ de bataille comme un cyclone destructeur ? Sans doute, il s'imaginerait voir quelque mauvais *manitou* sorti du fond des enfers et apportant à sa suite la mort, la désolation...

\* \*

L'homme civilisé, par sa persévérance et ses progrès de toutes sortes, a pour ainsi dire métamorphosé cette nature qu'il avait si longtemps ignorée.

Comment s'est opérée cette transformation ?

Il faudrait, pour le montrer, raconter ici tous les efforts tentés par l'immortel Génois dont les siècles suivants ont ceint le front d'une auréole de plus en plus resplendissante, Colomb ; la longue lutte entre la Croix et les fantastiques croyances des sauvages superstitieux, lutte héroïque et éclairée d'une part, aveugle de l'autre : l'autre lutte, intimement liée à la première, de la civilisation contre la barbarie ; enfin, tous les efforts déployés par l'homme depuis le jour où fut plantée la croix sur le sol de San Salvador jusqu'à celui où les derniers vestiges de la barbarie eurent entièrement disparu.

Mais l'homme a beau, après s'être, pour cela, frayé un chemin à travers le roc des montagnes et s'être construit des ponts immenses au-dessus de l'onde furieuse des fleuves, se faire transporter en quelques instants à des distances extraordinaires, dans des chars qui passent en mugissant à travers des plaines accoutumées jusque-là à n'entendre que le murmure des ruisseaux chantant sous la verdure, le bruissement des feuilles, le susurrement des sources ; il a beau avoir fait de grands progrès dans les arts et les industries ; il a beau avoir abattu des forêts dont les ouragans les plus effroyables courbaient autrefois à peine le front ; c'est en vain qu'un nouveau Prométhée a ravi le feu et l'éclair au ciel pour en doter ce sol marqué par la Providence du sceau des grandes destinées : en dépit de toute sa science, en dépit de tous ses progrès, l'homme ne pourra jamais rien sur la nature elle-même.

Son corps baigne toujours dans la mer, ses pieds se cachent encore dans l'océan, le pôle recouvre toujours sa tête d'une froide chevelure de glace ; souvent encore, tout son corps s'agite d'un frisson grandiose et effrayant, quand il vomit du feu et du soufre par l'énorme bouche de ses volcans...

JULES FOURNIER.

Coteau du Lac, 1900.

## “ LES SOIRÉES DU CHATEAU RAMEZAY ”

Nous continuons la reproduction des pages extraites du volume portant le titre ci-dessus. Dans notre dernier numéro, nous avons publié des œuvres de MM. Gill, Desaulniers, Charbonneau, Ferland, Neilligan, Lozeau, Massicotte et Dumont. Avec cette nouvelle série, tous les noms des auteurs du volume auront défilé sous les yeux de nos lecteurs.

Prochainement nous publierons, sous la signature d'une plume autorisée, une étude complète sur ce volume qui marque une époque dans notre littérature nationale.

### PARMI LES TOMBEAUX

Qu'est-ce que l'homme ?—Un peu de cendre agitée par la vie, immobilisée par la mort.

Qu'est-ce que la vie ?—Une mort lente. Chaque jour dont elle se compose nous incline fatalement vers la tombe.

Qu'est-ce que la mort ?—Le triste retour de l'homme à la terre d'où il a été tiré.

Oh ! qu'elle est terrible et vraie, cette parole de l'Écriture : “ Tu n'es que poussière, et en poussière tu retourneras ! ” Que le monde semble petit et misérable, quand on l'examine à la lumière de cette épouvantable vérité ! Une fosse, un cercueil fait de quatre planches qu'il a fallu rogner pour les ajuster à leur taille, voilà, pourtant, l'exacte mesure des grandeurs humaines.

Les grandeurs ! Appliqué à l'humanité, ce mot pour le moins, est étrange. N'ayant rien que nous tenions de nous-mêmes, rien que nous n'ayons reçu, de quoi pouvons-nous tirer gloire ? De la naissance ?

—Il y a identité absolue dans le principe et dans le fait de la naissance de tous. Chacun vient au monde de la même manière, et nul n'a jamais eu la liberté de naître, ni surtout, de choisir ses parents.

Les parents eux-mêmes, les parents qu'on appelle auteurs de nos jours, n'ont été, à cet égard, que des instruments aveugles, entre les mains d'une puissance supérieure.

Que penser des talents, de la fortune, des honneurs, de tout ce qui fait beau le présent et brillant l'avenir, de tout ce dont on aime à s'enfler ?

Rien de cela, non plus, ne vient de nous, et tout s'en retourne malgré nous. Vous croyiez posséder la terre !... la mort frappe, et c'est la terre qui vous possède.

Oh ! pourquoi faut-il que notre ignorance, qui autorise, pendant la vie, tant de distinctions, tant de majestés ici et là, à propos de tout et de rien, aille ensuite au cimetière, pour se remettre de ses erreurs ! Pourquoi faut-il que là, parmi les tombeaux, les fleurs fanées, les feuilles mortes et le silence à peine troublé par le chant discret de l'oiseau solitaire ; que là, dans la cité des morts, elle se voie, pour la première fois, à l'école de la liberté, de l'égalité et de la fraternité si mal connues des vivants, que, pour cesser de s'opprimer, de se dépasser et de se faire la guerre, ils attendent que la mort les ait paralysés, nivelés et réconciliés dans une paix forcément éternelle !...

WILFRID LAROSE.

### AU POÈTE

Tâche de ressembler, ô grande Âme blessée...  
P. BOURGET.

Tâche de ressembler, ô martyr du génie,  
Toi dont la pensée est comme l'âme, infinie,  
A ces fleurs du chemin qui croissent sans appas,  
Que, sans même les voir, on meurtrit sous ses pas !  
Rien n'aurait révélé leur présence, peut-être,  
Si ces pauvrettes, pour se faire reconnaître,  
A ceux qui les brisaient et sans remords aucun,  
N'avaient, avec leur sang, donné tout leur parfum.

GERMAIN BEAULIEU.

### SILENCE

Plus de bruit, plus de bruit ! Le soir silencieux  
Dans la sérénité dessille ses grands yeux,  
Et l'Ange de la Paix va traverser les cieux.

Plus de vent, plus de vent ! La brise va se taire...  
La rumeur des flots noirs sur l'âme solitaire  
Passera tout à l'heure en l'infini mystère.

Plus de chants, plus de chants ! Dans leurs nids, les oiseaux  
Dorment leur doux sommeil à l'ombre des roseaux,  
Et la lune d'or rit de la plainte des eaux.

Mais des pleurs, mais des pleurs ! Les fleurs seront fermées,  
Espérant la pâleur des aubes embaumées,  
Aubes aux baisers pleins de larmes enflammées...

Des regrets, des regrets ! Dans l'ombre qui s'enfuit,  
L'espoir d'aimer s'en va tout languissant d'ennui,  
Et toi seule, ô douleur, tu veilles dans la nuit !

HENRI DESJARDINS.

### JOURNÉE D'AUTOMNE

Le vent qui grince au fond des bois mornes et chauves,  
Comme des gonds rouillés sous d'énormes vantaux,  
Traîne lugubrement, le long des végétaux,  
Le pâle tourbillon des feuilles aux tons fauves.

Dans le lointain, cachant la pente des coteaux,  
Dorment vieux troncs, rameaux, ponts croulants et gué,  
Et le merle fuyant vers les horizons mauves,  
Jette ses cris plaintifs aux vents orientaux.

Dans les sillons, plus rien, rien sur la plaine nue ;  
L'âme ressent en elle une crainte inconnue  
Quand le frimas blanchit le sol dur et glacé.

Et l'homme frissonnant en sa triste demeure,  
Voit le ciel automnal ouvrir son flanc blessé  
Au soleil souriant à la terre qui pleure.

ARTHUR DE BUSSIERES.

### LE DRAPEAU TRICOLEUR

O mon noble étendard ! qu'on l'admire ou blasphème,  
Tu te fis un chemin au triomphe quand même.  
Après avoir, aux jours sanglants de la Terreur,  
Froudroyé l'ennemi dans sa folle fureur ;  
Après avoir lutté contre l'Europe entière,  
Et, géante, l'avoir couchée en la poussière,  
Tu passas radieux aux clameurs du canon,  
Tu parcourus le monde où frémissait ton nom ;  
Tu marchas, tu volas, démon de la bataille.  
Dans tes plis déchirés s'engouffrait la mitraille,  
Et tu mettais un souffle étrange dans les cœurs.  
Et quand tous nos clairons sonnaient pour les vainqueurs,  
Quand nos tambours battaient une dernière charge,  
La gloire avait inscrit la France dans sa marge.  
O jours ! jours immortels ! jours d'effroi ! jours d'éclairs,  
Où la poudre ébranlait à tous moments les airs,  
Votre empreinte est profonde aux pages de l'histoire !  
Remportant aujourd'hui comme une autre victoire,  
Il se déroule encore, notre illustre étendard ;  
Regardez sous ses plis tous ces enfants de l'art,  
Vous qui ne voulez pas que la France soit reine ;  
Regardez la science et sa clarté sereine,  
Puis, dites : “ Ce drapeau n'est pas celui du roi,  
Mais c'est celui du peuple, et je l'adore, moi ! ”

HECTOR DEMERS.

### CLAIR DE LUNE

Sous les rayons neigeux d'une lune d'opale  
Obscurcie à demi dans son vol sur l'azur  
Par un nuage brun aux nuances gris pâle  
Déroulant ses replis dans le firmament pur ;

Sur un lac endormeur où les clartés douteuses  
Des flambeaux de la nuit promènent doucement  
Leurs reflets diaprés en vagues onduleuses  
Parmi les joncs penchés capricieusement ;

Dans un léger esquif qui projette son ombre  
Sur l'onde caressante, à la merci des flots  
Disant avec douceur, tout près, dans la pénombre,  
Leur éternel refrain de ris et de sanglots ;

Au milieu du silence imposant de la grève,  
Lorsque tout dort, le soir, sous le dôme des bois,  
Une femme inconnue, au regard sombre, rêve  
Aux charmes envolés des amours d'autrefois.

ANTONIO PELLETIER.

### RIMES FOLLES

A une jeune fille.

Légère comme un papillon  
Qui voltige sur la rosée,  
Comme lui, rarement posée,  
Tu t'envoles en tourbillon ;  
Tes yeux d'azur pleins de malice  
Sont deux diamants précieux,  
Ton sourire est délicieux,  
Ta bouche, le plus frais calice

Mignonne, ton rire perlé  
Trouve un écho dans ma poitrine,  
Car j'aime la chanson divine  
De tout oiseau vite envolé.  
J'aime le carmin de ta joue,  
Ta lèvre plus rouge que fleur,  
Dans ton œil brillant de bonheur,  
Le joyeux rayon qui se joue.

Tu n'es encor qu'à ton printemps,  
A peine connais-tu la vie !  
Ton jeune âge me fait envie,  
Car, moi, je n'ai plus dix-sept ans.  
Oh ! garde-la bien, ta jeunesse :  
Conserve ta franche gaité,  
Ton regard plein de volupté,  
Et ton sourire qui caresse.

H. de TREMAUDAN

On est stupéfait de voir que tantôt une bagatelle  
suffit pour déshonorer un homme et que tantôt mille  
énormités n'y parviennent pas.